

Mélanges de la Casa de Velázquez

Nouvelle série

45-1 | 2015 :

Langues indiennes et empire dans l'Amérique du Sud coloniale

Dossier



De l'autre côté du monde : langues véhiculaires et communication interethnique dans l'océan Indien à l'époque de la découverte portugaise

Al otro lado del mundo: lenguas vehiculares y comunicación interétnica en el océano Índico en la época del descubrimiento portugués

On the other side of the world: vehicular tongues and inter-ethnic communication in the Indian Ocean at the time of the Portuguese discoveries

LUÍS FILIPE THOMAZ

p. 113-131

Résumés

Français Español English

En arrivant dans l'océan Indien, à la fin du xve siècle, les Portugais se servirent surtout de l'arabe pour communiquer avec les autorités locales. Nombre d'entre eux connaissaient cette langue depuis que le Portugal avait occupé des places-fortes sur la côte marocaine. Découvrant bientôt que la langue de culture de l'Inde était le persan plutôt que l'arabe, quelques Portugais apprirent cette langue, ce qui facilita leurs contacts diplomatiques en Inde et au-delà. En Asie du Sud-Est, la langue de commerce était le malais, utilisé jusqu'aux côtes de la Chine. Le portugais se répandit

ensuite graduellement dans tout l'océan Indien et devint langue véhiculaire aux côtés du malais. Au ^{xvii}e siècle, il supplanta le malais dans ce rôle et plusieurs traités entre les Anglais ou les Hollandais et des potentats locaux furent même rédigés en portugais. D'autres langues véhiculaires jouèrent un rôle plus effacé, comme le swahili, sur la côte orientale africaine ou le tétun à Timor.

Al llegar al océano Índico, a finales del siglo ^{xvi}, los portugueses utilizaron sobre todo el árabe para comunicarse con las autoridades locales. En efecto, muchos de ellos conocían este idioma desde que Portugal había ocupado ciudadelas costeras en Marruecos. Cuando descubrieron que la lengua de cultura de la India era el persa y no el árabe, algunos portugueses aprendieron esa lengua, lo que facilitó sus contactos diplomáticos en la India y más allá. En Asia del Sureste, el idioma del comercio era el malayo, utilizado hasta las costas de China. Más tarde, el portugués se propagó gradualmente en todo el océano Índico, volviéndose lengua vehicular junto con el malayo. En el siglo ^{xvii}, suplantó al malayo en ese papel hasta tal punto que varios tratados entre los ingleses u holandeses y los potentados locales fueron redactados en portugués. Otras lenguas vehiculares desempeñaron un rol menos prominente, como el *swahili*, en la costa oriental africana o el tetun en Timor.

When they reached the Indian Ocean in the 15th century, the Portuguese resorted chiefly to Arabic as a means of communicating with local authorities. A number of them were familiar with Arabic since Portugal had been occupying strongholds on the Moroccan coast. Having swiftly discovered that the language of Indian culture was Persian rather than Arabic, some Portuguese learned that tongue, thus facilitating diplomatic contacts in India and beyond. The language of trade in South-East Asia was Malay, which was used as far as the coasts of China. Portuguese then began gradually to expand throughout the Indian Ocean until it became a vehicular language alongside Malay. In the 17th century it supplanted Malay in that role, and several treaties between the English or the Dutch and local potentates were actually drafted in Portuguese. Other vehicular languages played a more minor role, for example Swahili on the East African coast or Tetum in Timor.

Entrées d'index

Mots clés : langue véhiculaire, langues, Portugal, océan Indien

Keywords : Indian Ocean, Portugal, tongues, vehicular language

Palabras clave : lengua, lingua vehicular, océano Índico, Portugal

Texte intégral

- 1 L'aire géographique dont nous nous occuperons ici est l'océan Indien historique, qui ne coïncide pas exactement avec l'océan Indien des géographes. En effet, la moitié méridionale de celui-ci, grosso modo au sud de l'équateur, ne fut guère utilisée par la navigation commerciale avant l'expansion maritime des Hollandais qui, pour éviter la présence portugaise le long des côtes indiennes, commencèrent à traverser l'océan en droiture, depuis le cap de Bonne Espérance jusqu'au détroit de la Sonde. En revanche, les mers plus ou moins intérieures délimitées à l'est par les Moluques, les Philippines, Formose, les Ryukyu et le Japon, quoique plutôt ouvertes sur le Pacifique, se lient historiquement au domaine de navigation de l'océan Indien. Du moins en fut-il ainsi à partir des premiers siècles de notre ère, lorsque le commerce entre l'Inde et la Chine commença à emprunter les détroits de Malacca et de la Sonde, au lieu de traverser par terre l'isthme de Kra qui unit la Péninsule Malaise à l'Indochinoise. Dans ce vaste domaine maritime, la navigation utilise les moussons qui, alternant au cours de l'année, garantissent le voyage de retour dans un délai de six mois. C'est grâce à elles que l'aire océanique qui nous intéresse put, à l'instar de la Méditerranée, être utilisée comme voie de commerce depuis la haute Antiquité.

- 2 Au moment de sa *découverte*, c'est-à-dire de son exploration par les Portugais, dans les dernières années du ^{xv}e siècle et la première moitié du ^{xvi}e, ce domaine commercial

était normalement parcouru par tronçons, avec plusieurs relais, de sorte qu'aucun peuple n'y était omniprésent. Il n'y avait donc pas de langue dont on pût se servir partout dans les affaires et la communication, et la situation linguistique de ce vaste espace était fort complexe. Nous allons cependant tenter de la décrire en suivant le trajet de la découverte portugaise. Quelques observations théoriques préalables nous y aiderons.

3 Les concepts d'*acrolecte* et de *basilecte*, introduits en 1965 par W. Stewart, nous semblent insuffisants pour décrire les situations qui se présentent à nous dans cette partie du monde. Aussi adopterons-nous la division tripartite proposée cinq ans plus tard par D. Bickerton, qui introduisit le concept de *mésolecte*. Dans les deux cas, il ne s'agit pas de dialectes, c'est-à-dire de variantes régionales d'une langue, mais plutôt de niveaux de langue, qui peuvent être utilisés dans une même région par les mêmes locuteurs, quoique dans des situations différentes. Par basilecte on entend le niveau basique de la communication, qui n'exige en général que quelque 500 vocables, complétés au besoin par des modulations de la voix, par des gestes et autres expédients extralinguistiques. Cette réduction lexicale s'accompagne parfois d'une simplification grammaticale, voire de changements phoniques qui, poussés à l'extrême, peuvent donner naissance à une nouvelle langue et susciter une situation de diglossie. Tel fut sans doute le cas des langues romanes par rapport au latin littéraire, et tel semble avoir été aussi l'origine de la plupart des dialectes créoles. Le mésolecte est, quant à lui, le registre moyen de la langue, qui assure la communication nécessaire dans la vie quotidienne et requiert un lexique d'environ 2 000 mots, qu'en principe toutes les langues possèdent, quoique certains locuteurs puissent ne pas en faire usage dans sa totalité. En revanche, l'acrolecte, qui permet l'expression de toutes les subtilités des domaines juridique, scientifique, philosophique et théologique, n'existe que dans les idiomes traditionnellement utilisés comme langues de culture. Il exige un stock lexical de l'ordre de 20 000 mots, pouvant aller jusqu'à 150 000 dans le cas de langues particulièrement riches comme le sanskrit. Il va sans dire qu'il n'y a pas de solution de continuité entre ces trois niveaux de langue, l'acrolecte et le basilecte n'étant que les deux extrémités d'un *continuum*.

4 D'autre part, une langue définit toujours un espace social — c'est-à-dire un espace déterminé par l'ensemble des relations caractéristiques d'une communauté¹ —, car elle crée d'elle-même une relation potentielle de communication. Réciproquement, l'existence d'un espace social au sein duquel sont acceptées et observées des normes communes implique l'existence d'un instrument de communication linguistique qui assure leur transmission dans l'espace et dans le temps. Il est à remarquer qu'un espace social ne correspond pas toujours à un espace géographique cohérent, car un groupe culturel et linguistique ne se dispose pas nécessairement d'une façon compacte dans l'espace physique. Comme on sait, maintes minorités ethniques, comme les Arméniens ou les Gitans, gardent leur propre langue, en dépit de leur dispersion en petits groupes au sein d'autres ensembles ethniques ou nationaux. L'intégration sociale s'accomplit alors sur plusieurs niveaux, engendrant des espaces sociaux emboîtés. Dans ces cas, la « petite tradition », qui s'exprime dans une langue vernaculaire qui peut ne pas dépasser le niveau du mésolecte, coexiste avec une « grande tradition », d'extension géographique plus vaste mais cimentée par un acrolecte de compréhension socialement plus réduite. Pensons, par exemple, au rôle du latin dans l'Europe médiévale, à celui du sanskrit en Inde ou de l'arabe littéraire dans le monde musulman. Dans certains cas, l'intégration comprend trois niveaux, comme dans l'Italie du Moyen Âge où des dialectes locaux définissaient les espaces sociaux restreints de la vie quotidienne, tandis que le toscan, utilisé comme langue littéraire, dessinait un espace culturel pan-italien et le latin, langue de l'enseignement supérieur et de la liturgie, unissait l'Italie au reste du

monde occidental. Des langues comme le toscan et le latin rentraient ainsi, chacune à son niveau, dans la catégorie de ce qu'on appelle souvent les « langues véhiculaires ».

5 Bien que généralement incluses dans cette même catégorie, les langues de commerce ou de contact constituent un cas assez différent. Dans cette fonction, la langue ne définit plus un espace social. Elle sert simplement à assurer les relations extérieures du groupe, notamment en ce qui concerne la circulation des biens matériels, sans engendrer de systèmes de relations susceptibles de caractériser un groupe. Ainsi, un réseau maritime ou caravanier ne constitue-t-il pas un super-espace social, mais simplement un système de communication entre plusieurs espaces géographiques et sociaux, même si son fonctionnement est assuré par une ethnie unique, possédant sa propre langue, comme les Juifs, les Gitans ou, en Asie du Sud-Est, les Chinois. Ses besoins lexicaux sont en principe limités, ce qui explique qu'une langue de contact puisse se réduire à un basilecte.

6 Parmi les facteurs qui ont pu faciliter la communication entre différents espaces sociaux, il faut mentionner un phénomène que certains auteurs, comme St. Kellman et D. Schwarzer, ont décrit sous le nom de *translingualisme* et qui consiste en l'aptitude à passer d'un dialecte à un autre de la même langue, voire d'une langue à une autre d'une même famille. C'est sans doute ainsi que se forma, dans les ports de la Méditerranée médiévale, la *lingua franca* ou « langue franque », jargon fait d'un mélange de dialectes romans, surtout italiens et français, parsemé de mots grecs et arabes. Son nom provient de celui des Francs, donné dans le Levant, à l'époque de Charlemagne, à tous les Occidentaux. La distinction entre l'ethnonyme « Franc, Franque » et l'adjectif commun « franc, franche », synonyme de « libre », n'existant qu'en français, l'expression eut tendance à se généraliser dans le sens de « langue libre », c'est-à-dire « langue de contact » ou « langue internationale ».

Les Portugais à la découverte de l'Inde

7 En pénétrant dans l'océan Indien à la fin de 1497, les Portugais n'étaient guère renseignés sur ce qui s'y passait. On disposait certes de la grande mappemonde dessinée en 1459 à Venise par Fra Mauro à la demande de Dom Alphonse V (r. 1439-1481), très riche en légendes explicatives², qui incorporait les renseignements rapportés vers 1441 par Nicolò de' Conti³. Mais, à part ce que l'on avait naguère appris par Marco Polo et par les voyageurs franciscains des XIII^e et XIV^e siècles, on devait connaître bien peu de détails concrets sur la grande Asie. Au moins se doutait-on que s'y trouvaient des musulmans et que, par conséquent, on y parlait l'arabe. Nombre de Portugais connaissaient cette langue, car plusieurs d'entre eux avaient séjourné dans les places fortes de la côte marocaine occupées par le Portugal à partir de 1415, et certains avaient même été captifs des Maures en Barbarie. C'est justement l'un de ces anciens captifs, Fernão Martins, qui fit le truchement à bord de l'armada de Vasco da Gama⁴.

8 Vasco da Gama pénétra dans les mers « jamais sillonnées par autrui », pour reprendre l'expression de Camões, dès qu'il eut dépassé le Rio do Infante (de nos jours Great Fish River, à 33° 30' S), dernier point atteint par Bartolomeu Dias dans son voyage de 1488. La région était peuplée par les Hottentots, dont les Portugais ne comprenaient évidemment pas la langue, et c'est au moyen de signes et de gestes qu'ils se firent entendre. Un peu plus loin, sur ce qui est aujourd'hui la côte du sud du Mozambique, on parlait des langues bantoues étroitement apparentées à celles de la côte occidentale de l'Afrique. C'est ce qui permit à un certain Martim Afonso, qui avait séjourné au Congo, de servir d'interprète, se faisant comprendre du moins en partie, grâce à son *translingualisme* et non par l'usage d'une langue véhiculaire.

9

10

11

CARTE 1.— L'océan Indien à l'époque de la découverte portugaise



Réalisation : Damien Rietz et César Itier

12

néanmoins son caractère essentiellement véhiculaire, et, de nos jours encore, dans les trois pays où le swahili est langue officielle (Kenya, Ouganda et Tanzanie), il n'est la langue maternelle que d'environ 1 % de la population. Toutefois, il ne semble pas que les autorités portugaises ou les missionnaires, à qui l'on doit pourtant des grammaires et des dictionnaires de maints idiomes asiatiques et africains⁵, se soient intéressés à cette langue dont à notre connaissance ne subsiste aucune description ancienne élaborée par des Portugais. Sans doute son caractère de langue islamique y contribua-t-il, car on savait bien que, même hors des pays où la charia est loi et l'apostasie punie par la mort, les musulmans se convertissent très difficilement. On préférerait donc comme champ de travail missionnaire les espaces sociaux païens. Les archives de Goa conservent néanmoins des manuscrits en swahili rédigés à Kilwa en 1711, qui passent pour les plus anciens documents dans cette langue.

13 D'autre part, tout porte à croire que l'arabe avait gardé dans la région sa fonction de langue diplomatique et de culture, c'est-à-dire d'acrolecte. On sait par exemple que la chronique officielle du sultanat de Kilwa était écrite en arabe. Aujourd'hui perdue, elle n'est connue que par le résumé qu'en donne le chroniqueur portugais João de Barros⁶, qui connaissait l'arabe et le persan et se servit de plusieurs chroniques dans ces deux langues, qui concernaient l'Afrique orientale, l'Iran, l'Asie centrale et l'Inde musulmane.

14 Quand, au bout de presque un an de voyage, la flotte de Vasco da Gama surgit dans un ancrage voisin de Calicut, une surprise agréable l'attendait : deux Maures tunisiens qui parlaient un mélange d'espagnol et de dialecte génois saluèrent les nouveaux venus depuis un bateau qui s'avança à leur rencontre. Les Portugais en furent émus presque jusqu'aux larmes, n'imaginant pas que « et notre étonnement était tel, que nous l'entendions et ne voulions pas le croire : que si loin de Portugal il y eût un homme qui comprît notre langue »⁷. Pour eux, apparemment, les différents idiomes romans faisaient encore figure de simples dialectes d'une même langue, qui était la leur. Plus tard, ils rencontrèrent d'autres gens originaires du bassin méditerranéen, qui parlaient aussi une espèce de langue franque, comme celle qui était pratiquée dans les échelles du Levant depuis l'époque des Croisades. Leur présence en Inde montre bien que le monde musulman gardait encore son rôle de couloir du Vieux Monde, par où circulaient marchandises, hommes et idées. Les Européens mettraient encore du temps à les remplacer dans cette fonction. Le pilote gujarati fourni à Vasco da Gama par le sultan de Malindi parlait lui-même, selon certains témoignages, un peu d'italien⁸. Pas plus qu'en Afrique Orientale il n'y eut donc à Calicut de problèmes de communication, quoique les sources dont on dispose ne permettent pas de faire la part du rôle qu'y jouèrent l'arabe et le roman.

15 Au Kerala ou Malabar, où se situe Calicut, au contraire de ce qui se passait dans le reste de l'Inde, où la langue de communication était le persan, l'arabe était assez répandu, comme en témoignent les nombreux emprunts que lui a faits la langue locale, le malayalam. À sa diffusion avait contribué non seulement le commerce avec le monde méditerranéen par la voie de la mer Rouge mais aussi la présence de nombreux marchands arabes, pour la plupart d'origine égyptienne, auxquels s'étaient joints quelques réfugiés de Grenade, conquise en 1492 par les Rois Catholiques, qui essayaient de faire fortune aux Indes.

16 En dépit de tous les efforts des Portugais, le commerce par la voie de la mer Rouge, et avec lui les contacts entre le Kerala et le monde musulman, ne cessèrent pas. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que vers 1570 un appel au *jihad* contre les Portugais suivi d'une chronique de leurs méfaits au Malabar y aient été composés en arabe par un certain Zayn al-Dīn al-Macbarī⁹. Le commerce entre le Kerala et l'Égypte était en bonne partie exploité par des Gujaratis et faisait escale dans les ports du Gujarat. C'est peut-être pour cette raison que l'on dispose également d'une chronique très détaillée de ce

sultanat aux ^{xve} et ^{xvii} siècles, rédigée elle aussi en arabe¹⁰. La première carte maritime portugaise montrant, quoique d'une façon encore fruste, la quasi-totalité de l'océan Indien, le planisphère dit « de Cantino », daté de 1501, présente une graduation en *isbas* et une toponymie en bonne partie arabe qui trahissent l'origine d'une partie de l'information qui y est consignée¹¹. Ceci permet d'entrevoir le rôle joué par les pilotes arabes dans les premiers temps de l'expansion portugaise en Orient.

- 17 L'arabe était aussi connu en Asie du Sud-Est où un premier État musulman, le sultanat de Samudra-Pasai, s'était formé dans les dernières années du ^{xiii}e siècle, et où l'islam s'était ensuite répandu à la faveur de l'hégémonie maritime de Malacca, fondée en 1403 et islamisée à partir de 1414. Pour des raisons liturgiques et juridiques, l'arabe y fut étudié dès les débuts de l'islamisation. La première expédition portugaise envoyée à la recherche de Malacca, en 1508, n'eut donc pas de problèmes de communication à Pasai ni à Malacca, d'autant que son capitaine, Diogo Lopes de Sequeira, qui avait servi au Maroc, connaissait l'arabe. La lettre du sultan de Pasai, que Lopes apporta au roi du Portugal en 1508, est, elle aussi, rédigée dans cette langue¹².

Aux Indes

- 18 Entre-temps, les Portugais avaient pris pied au Malabar où, en 1503, ils avaient bâti une petite forteresse à Cochin pour défendre le *raja* local, qui les avait accueillis, des menaces de Calicut, dont les musulmans avaient fait la fortune et qui veillait donc aux intérêts de ces derniers. Au Malabar, l'arabe n'était couramment parlé que par les *Pardeshis* ou étrangers, que les Portugais désignaient le plus souvent par *Mouros da Meca*, quoiqu'ils fussent pour la plupart originaires d'Égypte. C'étaient eux qui avaient la haute main sur le riche trafic des épices. Les *Mappilla* — les métis et indigènes convertis à l'islam, généralement appelés dans les textes portugais *Mouros da Terra*, qui agissaient comme *compradores* des *Pardeshis* — s'exprimaient plus volontiers en langue locale, le malayalam, un idiome de la famille dravidienne¹³. On connaît le cas de Portugais qui apprirent le malayalam à la perfection, tels Duarte Barbosa, auteur d'une somme géographique de l'Asie rédigée vers 1514 et publiée en version italienne par Ramusio en 1550¹⁴, ou encore Diogo Pereira, par sobriquet *le Malabar*, qui joua un rôle important en tant que médiateur entre les Portugais et plusieurs souverains du Kerala¹⁵. Selon le témoignage du chroniqueur Gaspar Correia, ce dernier « parlait le malabare mieux que les Malabars eux-mêmes », ce qui n'est peut-être qu'une hyperbole, mais peut aussi signifier qu'il avait appris la langue littéraire, plus raffinée que celle qui était normalement parlée par le peuple.
- 19 Le malayalam, qui à l'époque pouvait encore être regardé comme un simple dialecte du tamoul, n'était pas une langue véhiculaire, car il n'était ni compris ni parlé hors de son espace propre, dans le sud de l'Inde. Il joua néanmoins un rôle assez important dans l'histoire du lexique portugais et, par l'intermédiaire de celui-ci, dans celle de maintes langues européennes. La raison en est que, jusqu'à la conquête de Goa en 1510, donc pendant une douzaine d'années, la présence portugaise aux Indes se limita au Malabar, région où étaient produites la plupart des épices indiennes et où affluaient, prêtes à réembarquer vers la mer Rouge ou vers Lisbonne, celles de l'Asie du Sud-Est. Ce fut par conséquent au Malabar que les Portugais prirent connaissance de toute une gamme de réalités indiennes, des plantes et des fruits aux institutions et aux croyances locales, auxquelles ils donnèrent des noms empruntés au malayalam. Ainsi le fruit dit en malayalam *maṇṇa* devint ainsi *manga* « mangue » en portugais, tandis que le terme « bétel », en portugais *bétele*, qui désigne les feuilles du *Piper betle* que l'on utilise pour envelopper les noix d'arec que l'on mâche en Inde, provient du malayalam *viṭṭala*. Le

nom de *mandarins* qu'on donne aux hauts fonctionnaires ou conseillers des potentats asiatiques, qui en dernière analyse remonte au sanskrit *mantrin* « qui souffle des *mantras*, conseiller », semble aussi avoir été emprunté par le portugais au malayalam¹⁶. Bref, le rôle historique du malayalam en Orient est en tout parallèle à celui du taino en Amérique, qui fournit au castillan, et par son truchement à la plupart des langues européennes, le nom de plusieurs fruits, arbres, plantes, objets et institutions du Nouveau Monde. À la suite du transfert à Goa, vers 1530, de la résidence des vice-rois et du siège des organes de gouvernement encore sis à Cochin, le centre de la présence portugaise en Orient passa de l'Inde dravidienne à l'Inde aryenne, et le konkani, parlé à Goa, prit la relève du malayalam comme source d'emprunts pour désigner tout ce qui était propre au pays. À la fin du xvi^e siècle, le jésuite anglais Thomas Stephen, connu à Goa comme Tomás Estêvão, et à qui l'on doit la romanisation du konkani, rédigea à l'usage des missionnaires une grammaire de cette langue¹⁷.

20 Tandis que l'arabe utilisé sur les côtes de l'Inde comme langue de commerce y constituait un adstrat, dans toute la moitié nord du sous-continent le sanskrit était plutôt un substrat, que sa fonction d'acrolecte maintenait en vie¹⁸. À l'époque de la découverte portugaise, il y avait déjà plusieurs siècles que le sanskrit avait perdu sa fonction de langue véhiculaire, si tant est qu'il ne l'ait jamais eue après l'époque où la langue parlée s'était suffisamment écartée du sanskrit pour que celui-ci demeure intelligible. Quoi qu'il en fût, depuis la conquête musulmane au xiii^e siècle, le persan lui avait succédé en tant que langue diplomatique et de culture, ne lui laissant que son rôle de langue sacrée des hindous. C'est pourquoi, pendant les premières décennies de leur présence en Inde, les Portugais ne se sont même pas rendu compte de son existence. Les transcriptions qu'ils donnent de noms des dieux, de concepts religieux, d'institutions hindouistes, etc. montrent clairement que même les plus grands connaisseurs portugais de la civilisation hindoue, qui ont traduit les premiers textes de la littérature indienne classique, se sont servis d'adaptations en tamoul ou en marathi et non de textes sanskrits. La première référence au sanskrit dans des textes occidentaux apparaît dans une lettre de Saint François Xavier datée de 1545. Ce sont ensuite les jésuites, comme toujours attentifs à la culture des élites, qui s'y intéressèrent. La première grammaire sanskrite, rédigée en latin, a été écrite par un jésuite allemand au service du patronage portugais de l'Orient, le père Heinrich Roth (1620-1668). Par une analogie heureuse autant qu'expressive, les Portugais appelaient le plus souvent cette langue « le latin des brames ». C'est au motif de cette analogie que le père Roberto de Nobili, jésuite italien au service du patronage portugais dans le sud de l'Inde, demanda à Rome de célébrer la messe en sanskrit.

21 Comme nous l'avons mentionné, dans le nord de l'Inde, comme en Iran et en Asie Centrale, la langue internationale était à cette époque le persan, que l'anglais ne remplacerait dans l'administration qu'en 1837. Depuis la conquête musulmane de l'Inde, au xiii^e siècle, il était aussi devenu la langue de culture du sultanat de Delhi et de ceux qui s'en détachèrent graduellement. Même dans le grand royaume méridional de Vijayanagar, qui redevint indépendant et hindou en 1356, l'influence persane était notoire et les courtisans s'habillaient à la persane. Il n'est pas impossible que ce soit en persan que les voyageurs portugais Domingos Paes, vers 1525, et Fernão Nunes, en 1535, s'entendirent avec les gens de la cour et les pandits qui leur fournirent les renseignements dont ils avaient besoin pour dresser une chronique du royaume depuis ses origines¹⁹. Ils étaient tous les deux marchands de chevaux, pour la plupart importés d'Iran et destinés aux royaumes du Deccan, où la langue diplomatique était le persan. Mais comme ils étaient restés longtemps à Vijayanagar, il se peut aussi qu'ils aient appris la langue du pays, le canara ou kannada, ou celle de la famille royale et de la cour, le telugu, toutes les deux d'origine dravidienne.

- 22 Le persan fut une des langues officielles de l'Empire mongol au ^{xiii}e siècle. Par la suite, il fut employé comme langue diplomatique jusqu'au Siam, au centre de la Péninsule Indochinoise. Les Portugais n'eurent de contacts avec les pays de langue officielle persane que dix ans après leur arrivée en Inde, lors de l'expédition d'Alphonse d'Albuquerque à Ormuz, à l'entrée du Golfe Persique, en 1507-1508. Les contacts s'intensifièrent après la conquête de Goa, en 1510, et la réduction définitive du royaume d'Ormuz à la mouvance de la couronne portugaise, en 1515. Le fait que le persan soit une langue indo-européenne et que sa forme parlée ait une structure grammaticale semblable à celle de l'anglais, plus simple que celle du portugais, a peut-être facilité son apprentissage par certains Portugais qui purent ainsi, au besoin, être utilisés comme interprètes. Certains apprirent aussi à l'écrire, ce qui est sensiblement moins facile. Tel fut le cas de l'anonyme du truchement de la première ambassade envoyé par les Portugais au sultanat du Bengale, en 1521, à qui l'on doit une relation détaillée du voyage²⁰, dans laquelle il affirme avoir traduit en portugais la lettre du Sultan au roi du Portugal, écrite en persan. C'est sans doute grâce à l'un de ces interprètes rentré au Portugal que le chroniqueur João de Barros, dont nous avons déjà parlé, put apprendre le persan.
- 23 Un peu plus tard, c'était un Persan du nom de Hwāje Pīr Qolī qui remplissait à Goa des fonctions semblables à celles des grands dragomans des échelles du Levant : il hébergeait les ambassadeurs étrangers venus à la cour du vice-roi, tout en les surveillant et en espionnant leurs mouvements. Il traduisit en persan et contresigna les traités de paix et les accords de commerce entre les Portugais et les potentats voisins et rédigea un mémoire sur la Perse à l'attention des autorités portugaises²¹. Au besoin, on l'envoyait ici ou là, déguisé en marchand, espionner pour le compte de ses maîtres. On connaît d'autres Persans établis à Goa, parfois convertis au christianisme, comme ce fut le cas d'António Fernandes, qui servait de la même manière l'administration portugaise²². Plus tard, après l'ouverture d'une mission à Agra, capitale de l'Empire moghol, les jésuites commencèrent à s'intéresser au persan, dont ils introduisirent l'enseignement dans leurs séminaires. On leur doit aussi une traduction persane des quatre Évangiles²³.
- 24 En raison de ce contact avec le persan, le portugais s'enrichit de plusieurs emprunts lexicaux, qui vinrent s'ajouter à quelques rares mots d'origine persane déjà diffusés par le commerce au Moyen Âge, comme *tafetá*. Quelques-uns furent ensuite transmis à d'autres langues européennes. Celui qui connut la plus grande fortune fut sans aucun doute *muçulmano*, déjà employé par Garcia de Orta dans ses *Colóquios dos simples et drogas da Ásia*, imprimés à Goa en 1562.
- 25 Au sein de la horde, le camp des troupes musulmanes, en lisière des grandes villes du nord de l'Inde, s'était engendrée une langue hybride, l'ourdou ou hindoustani, dont la base était le hindi, auquel s'étaient mêlés des mots arabes, turcs et persans, et qui s'écrivait en caractères arabes dans leur forme adaptée au persan. Ses différents dialectes étaient parlés dans la plus grande partie de la plaine Indo-Gangétique. Au moins parmi les musulmans de l'Inde, il devint graduellement langue véhiculaire, pourvue d'un acrolecte fait d'emprunts arabes et persans. C'est à ce titre qu'il attira l'attention des missionnaires portugais, à qui l'on doit une *Gramatica indostana, a mais vulgar que se pratica no Imperio do Gram Mogol, para uso dos muitos reverendos padres missionários do dito império*, qui eut deux éditions, en 1778 et en 1805. Dans le Deccan se développa un dialecte similaire, le dekhani, moins arabisé et moins persanisé, mais en revanche plus influencé par le marathi et, par le biais de celui-ci, par le sanskrit. Sa littérature, en particulier sa poésie, se développa plus tôt que celle de l'ourdou, qui ne connut guère de production littéraire avant la dislocation de l'Empire moghol, dans la seconde moitié du ^{xviii}e siècle. Dans l'usage officiel, toutefois, ni le dekhani ni l'hindoustani ne réussirent à détrôner le persan.

Aux confins du Pacifique

26 La situation linguistique était plus simple dans l'archipel asiatique, où le malais était partout employé comme langue véhiculaire, diplomatique et de commerce. Le malais appartient à la famille austronésienne, laquelle s'étend de Madagascar aux îles de Pâques et d'Hawaï, et de Formose à la Nouvelle Zélande. Sa parenté plus ou moins étroite avec la plupart des langues de cette vaste région facilita certainement son emploi comme langue véhiculaire. Le malais est originaire des plaines du sud-est de Sumatra et des petites îles voisines, contrées dites de ce fait *Tanah Melayu*, « terre des malais » ou « pays malais ». C'est évidemment de là qu'il se répandit sur les côtes de Bornéo et de la péninsule de Malacca, où il devint assez tôt langue vernaculaire, sans que l'on sache dans quelle mesure un transfert effectif de populations y contribua. Quoi qu'il en soit, la distribution des Malais autour des détroits rappelle celle des Grecs d'autrefois autour de la mer Égée. Comme les Grecs, les Malais figurent dans l'histoire comme un peuple de navigateurs et de marchands. À l'instar de la civilisation grecque, la leur a un centre vide, c'est-à-dire ne s'étend pas sur un espace géographique compact et défini, centré sur une capitale terrienne, mais autour d'une mer que l'on peut qualifier de « méditerranée » au sens étymologique du terme. Les établissements malais disséminés sur les côtes d'îles comme Bornéo, surtout à l'embouchure des grands fleuves qui donnent accès à l'intérieur des terres, ou dans leur confluence avec leurs tributaires principaux, permettaient aux Malais de contrôler la quasi-totalité du commerce qui, dans ces pays équatoriaux que couvre une jungle impénétrable, se fait nécessairement par voie fluviale. Les Malais ont ainsi joué en Insulinde un rôle analogue à celui que Phéniciens, Grecs et Carthaginois avaient autrefois joué en Méditerranée : ils achetaient leurs produits aux populations locales, à qui les rattachaient des liens de voisinage, pour les échanger ensuite avec les Malais d'autres établissements, à qui les liait une solidarité ethnique, linguistique et, après l'islamisation, religieuse également.

27 La fortune du malais comme langue véhiculaire découle de ce système, que renforça ensuite l'hégémonie maritime du royaume de Shrî Vijaya ou Seri Wijaya, qui du VII^e au XII^e siècle contrôla les détroits de la Sonde et de Malacca par où passait forcément tout le commerce entre l'Inde et l'Extrême-Orient. Sa capitale se trouvait près de l'actuelle Palémbang, au cœur de la Tanah Melayu. Trois inscriptions du VII^e siècle de notre ère montrent que la langue du peuple y était toujours le malais, quoique la cour parlât sanskrit. La diffusion du malais hors de son territoire originel est attestée un peu plus tard par d'autres trouvailles archéologiques : une inscription malaise de Gandasuli, près de Kedu, à Java central, datée de 832 de l'ère chrétienne, et une autre, datée de l'an 900, trouvée à côté de la Laguna de Bay, près de Manille, dans la lointaine île de Luzon. C'est cette diffusion du malais, enraciné depuis longtemps dans tout l'archipel, qui dota l'Indonésie moderne d'une langue nationale, dite officiellement *bahasa indonesia*, appellation un tantinet trompeuse, derrière laquelle se cache simplement le dialecte du malais le plus usité dans l'Archipel.

28 C'est apparemment l'usage intensif du malais comme langue véhiculaire qui entraîna une simplification de sa grammaire, ce qui, à son tour, facilita son emploi. Cette simplification est surtout évidente en ce qui concerne le nombre réduit d'affixes que conserve cette langue agglutinante par rapport aux autres représentants de la famille austronésienne : 42 seulement, en comptant toutes les combinaisons possibles, tandis qu'en minangkabau²⁴, langue voisine et assez semblable, il y en a 79, et encore davantage en malgache ou en tagalog. La simplification est poussée à l'extrême dans ce qu'on appelle le « malais de bazar », un basilecte dans lequel l'affixation a pratiquement disparu. La Bibliothèque nationale du Portugal conserve deux petits glossaires manuscrits de ce basilecte, compilés au XVIII^e siècle par un pilote de la ligne de

commerce Macao – Malacca²⁵.

29 Les premiers Portugais à apprendre le malais furent les compagnons de Diogo Lopes de Sequeira que celui-ci fut obligé d'abandonner à terre lors de sa visite à Malacca en 1508, à la suite d'une émeute provoquée par les marchands gujaratis de la ville, qui craignaient à juste titre que les Portugais ne s'emparent du prospère commerce avec l'Occident. Ils ne furent récupérés qu'au lendemain de la conquête de Malacca par Alphonse d'Albuquerque, en 1511. L'un d'entre eux, qui connaissait bien la langue et les coutumes du pays, fut alors nommé juge d'un des faubourgs de la ville. Nous savons qu'en 1519 un autre Portugais, Jorge Mesurado, connaissant bien lui aussi le malais, fut envoyé en éclairage chez l'ennemi lors de l'attaque par les Portugais de la position où s'était retranché le sultan dépossédé par Albuquerque²⁶. Curieusement, les plus anciens manuscrits malais conservés sont, selon toute vraisemblance, deux lettres du sultan Abu Hayat de Ternate, aux Moluques, au roi du Portugal, à la suite de la visite de la flotte de Magellan dans l'archipel en 1521. L'une d'elles au moins fut ouverte par le capitaine de Malacca, Jorge de Albuquerque, qui, craignant que personne au Portugal ne puisse la comprendre, en fit faire une traduction²⁷. Ceci montre qu'il y avait à Malacca des gens qui savaient non seulement parler le malais mais aussi l'écrire, ce qui à l'époque se faisait en caractères arabes. L'emploi concomitant du portugais et du malais comme langues véhiculaires, dont on reparlera ci-dessous, permit l'imprégnation des deux langues par des emprunts de l'une à l'autre, dont le nombre avoisine dans les deux cas les deux cents.

30 Dans certaines régions de l'Archipel, on utilisait d'autres langues véhiculaires, de portée cependant plus restreinte. C'était le cas du ternatais, une langue papoue, aux Moluques et du tétun à Timor. L'origine de l'usage du tétun comme langue de contact n'est pas tout à fait claire. On peut penser qu'il remonte à la période pré-portugaise, quand la moitié orientale de l'île se trouvait sous la suprématie de celui que les sources portugaises appelaient « l'empereur de Bé-Hali » et dont la langue était le tétun. Après la déconfiture de celui-ci par une coalition de forces rassemblées par un dominicain portugais qui soupçonnait son entente avec le sultan musulman de Macassar, l'hégémonie échut aux rois de Luca et Camenaça, tous deux aussi de langue tétun²⁸. Autant que les citations et les emprunts que l'on trouve dans les textes portugais permettent d'en juger, le malais prédomina jusqu'au XIX^e siècle, tant que la présence portugaise se limitait au littoral et que l'activité dominante était le commerce. Le tétun prévalut dès que les Portugais se rendirent présents dans l'arrière-pays et que l'agriculture, en particulier celle du café, commença à l'emporter.

31 Le tétun ne fut réduit à la forme écrite qu'à la fin du XIX^e siècle, quand les jésuites portugais qui dirigeaient le collège de Soibada, dans le royaume de Samoro, entreprirent l'édition d'un résumé de la Bible²⁹. Curieusement, ils le rédigèrent dans le dialecte local, dit *tétun térik* ou *tétun los* (« tétun droit », c'est-à-dire, « correct »), doté d'un mésolecte assez riche et prestigieux, et non pas en *tétum-praça*, la langue véhiculaire très simplifiée et mélangée de portugais que l'on parle à Dili, jadis connue comme Praça, dans le sens de « place forte » ou « place d'armes ». C'est cette forme de tétun, où la conjugaison des verbes a été totalement éliminée et dont plus de la moitié du lexique est d'origine portugaise, qui fut adoptée, au côté du portugais, comme langue officielle après l'indépendance du Timor Oriental en 2002.

32 La situation était très différente en Extrême-Orient. Hormis le sud de la Chine, où l'on se servait encore du malais comme langue de commerce, il semble que n'existait pas de langue véhiculaire orale largement comprise, le mandarin étant, comme son nom l'indique, l'apanage des hauts fonctionnaires de l'empire³⁰. Le mandarin se base sur le dialecte chinois du nord, dont ceux du sud diffèrent très considérablement, ce qui rend impossible l'intercommunication orale. On ignore dans quelle mesure les marchands la

parlaient aussi ou s'ils se servaient d'interprètes engagés localement, à l'instar des secrétaires-interprètes que l'on recrutait sur place lorsqu'un nouveau fonctionnaire arrivait en poste. L'apparente inexistence d'une langue véhiculaire pour le commerce international découlait peut-être du fait que celui-ci, méprisé par l'idéologie confucéenne et réprimé par les autorités — qui l'assimilaient volontiers à la contrebande, voire à la piraterie — n'était guère significatif. Les marchands portugais et, dans leur sillage, les missionnaires du patronage portugais de l'Orient durent ainsi apprendre, en Chine comme au Tonkin et au Japon, les langues locales, dont ils produisirent maints dictionnaires et grammaires.

- 33 En revanche la langue écrite pouvait être en bonne partie comprise, non seulement par les Chinois, mais aussi par les Japonais, les Coréens et les Annamites, qui se servaient du même système d'écriture, représentant des idées et non pas des sons. Il constituait ainsi une sorte d'« espéranto pour les yeux », utilisé surtout par les lettrés. Ceux-ci aimaient à s'adonner à la 筆談 *bitan*, « conversation avec le pinceau », y compris avec leurs collègues des pays voisins. Les Portugais le constatèrent avec stupéfaction : « ils écrivent et lisent le chinois — notait en 1548 Jorge Álvares au sujet des Japonais — mais ne savent pas le parler ; ils s'entendent avec les Chinois par écrit ; et les Chinois ne savent point le japonais³¹ ».

L'émergence d'une langue véhiculaire

- 34 Comme on pourrait s'en douter, eu égard à son extension et à la variété de cultures qui y coexistaient, il n'avait donc pas de langue véhiculaire à l'échelle de l'océan Indien historique. Il n'y avait que des langues véhiculaires régionales dont certaines étaient de plus grande portée que les autres : l'arabe et le swahili en Afrique orientale, l'hindoustani et surtout le persan en Inde, et le malais en Asie du Sud-Est. Le portugais put ainsi, dans une certaine mesure, assumer le rôle de langue véhiculaire, de la côte orientale africaine au Japon³². Quand, dans le dernier lustre du xvi^e siècle, Anglais et Hollandais arrivèrent aux Indes, l'usage du portugais comme langue du commerce et de la diplomatie y était suffisamment enraciné pour que les nouveaux venus pussent communiquer sans grands problèmes avec les interlocuteurs politiques et les partenaires économiques qu'ils s'étaient choisis. On ne s'étonnera donc pas de les voir célébrer avec les pouvoirs locaux des traités de paix et des accords commerciaux rédigés en portugais. On en trouve maints exemples dans des collections de documents comme le *Corpus diplomaticum neerlandicum-indicum* de J. E. Heeres ou *The English Factories in India* de Sir William Foster.
- 35 Ces traités sont rédigés en portugais littéraire, tandis que la langue qui se diffusa dans les ports était, comme tout porte à croire, un basilecte grammaticalement simplifié, à l'origine des dialectes créoles portugais qui subsistent jusqu'à nos jours dans la « Província do Norte », c'est-à-dire entre Daman et Bombay, à Ceylan et à Malacca³³. D'autres créoles portugais, aujourd'hui tombés en désuétude, ont jadis été utilisés par les missionnaires protestants dans leurs prêches. Ils firent imprimer dans ces dialectes quelques textes, y compris une traduction du Nouveau Testament³⁴. Il semble ainsi que le portugais se soit répandu sous deux formes : un mésolecte, plus riche et assez proche du portugais littéraire, employé comme langue diplomatique, et un basilecte créolisé, utilisé comme langue de commerce et de contact, et ensuite de prêches.
- 36 Contrairement à ce qu'imaginaient les historiens britanniques du xix^e siècle, cet emploi généralisé du portugais dans les mers de l'Orient ne signifie nullement que les Portugais aient accaparé ce vaste espace maritime en en excluant systématiquement tous leurs concurrents, mais simplement qu'ils étaient les seuls à y être partout

présents. En fait, au-delà de Ceylan, plutôt que des navires de la Couronne ou des agents des monopoles régaliens, c'étaient surtout des aventuriers et des interlopes qui circulaient. Ils sont souvent désignés du nom de *lançados*, car ils s'étaient pour ainsi dire lancés dans la société native. Il s'agissait en partie de Portugais de souche, en partie de métis ou de convertis, dits *topazes*, mot d'origine dravidienne qui signifie « bilingues », que l'on peut définir comme des « métis culturels ». Léonard Andaya les a dénommés, fort heureusement, « la tribu portugaise » en Asie du Sud-Est³⁵. On peut se demander si l'interpénétration lexicale entre le portugais et les langues orientales, dont nous avons parlé à plusieurs reprises, aurait été possible sans cette présence informelle, parfois presque imperceptible et, somme toute, assez dépendante de son intégration dans la société locale et de la bonne volonté des autorités du pays. Elle put sans doute assurer des contacts bien plus intimes que les visites des navires appartenant à l'État, ou que la présence dominatrice de celui-ci dans les territoires dont il s'empara. Surtout, devenue presque insaisissable, elle put résister beaucoup plus longtemps aux vicissitudes de l'histoire et traverser impunément les siècles, parfois jusqu'à nos jours, comme il advint à Ceylan, au Bangladesh, au Siam, au Cambodge, voire au cœur de la Birmanie, où subsistent encore quelques « villages francs ». Il en fut de même en Afrique occidentale, où les Hollandais purent facilement venir à bout des forteresses que possédaient les Portugais à Arguim et São Jorge da Mina, mais ne réussirent jamais à déloger les *tangomau*s — pendants des *lançados* d'Orient —, qui s'étaient infiltrés un peu partout dans ce qui est aujourd'hui la Guinée-Bissau.

37 Ce qui se passait au XVII^e siècle à Batavia illustre bien le rôle que jouèrent ces communautés lusophones. La VOC, c'est-à-dire la Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales, visait des objectifs mercantiles et non pas religieux. Elle n'envoyait donc pas de missionnaires en Asie. La seule exception étaient les pasteurs chargés de faire passer au calvinisme les catholiques que les Portugais avaient laissés un peu partout derrière eux, de peur qu'ils ne devinssent une sorte de cinquième colonne portugaise au sein de l'empire hollandais. Ils y réussirent en général assez bien. À Batavia, il y eut ainsi deux églises calvinistes pour les chrétiens asiatiques : l'une, où l'on prêchait en malais pour ceux qui étaient originaires de l'Archipel et en parlaient la langue véhiculaire, le malais ; l'autre, où l'on se servait du portugais pour les esclaves et les *mardijkers*, c'est-à-dire les affranchis, en provenance d'autres parties de l'océan Indien où l'on ne connaissait pas le malais. Curieusement, c'est là que fut entreprise la première traduction de la Bible en portugais, interdite au Portugal par les décrets du Concile de Trente, qui voulait en réserver la connaissance au clergé. Elle est due à João Ferreira de Almeida, un Portugais de Trancoso qui se trouvait à Malacca en 1641 au moment de la conquête de la ville par les forces de la VOC, s'intégra à la communauté hollandaise et embrassa la confession évangélique³⁶. Cette traduction demeure toujours en usage parmi les quelques protestants du Portugal. Ainsi, par l'ironie du sort, les grands paladins du catholicisme devinrent, à leur corps défendant, par le biais de la langue véhiculaire qu'ils diffusèrent, des fauteurs du calvinisme...

Bibliographie

Sources

ANONYME (attribué à Álvaro VELHO), *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, éd. de José Pedro MACHADO (2 vol.), Porto, 1945.

ALBUQUERQUE, Martim de, *Atlas du Vicomte de Santarém*, édition fac-similée des cartes

définitives organisée et avec une préface par Martim de Albuquerque, Lisbonne, 1989.

AL-MAKKI AL- ĀSASAFI AL-ULUGHKAHNI HĀJJ AD-DABIR, Abdullāh Muhammad, *Zafar ul Wālih bi Muzaffar wa Ālihi – An Arabic History of Gujarat*, trad. de M. F. LOKHANDWAL (2 vol.), Baroda, 1970-1974.

BARROS, João de, *Da Ásia de João de Barros* (9 vol.), Lisbonne, 1973 (1^{re} éd. Lisbonne, 1552).

BOUCHON, Geneviève, AMILHAT-SZARY, Anne-Laure (éd.), *Le Voyage aux Indes de Nicolò de' Conti (1414-1439)*, Paris, 2004.

BOUCHON, Geneviève, THOMAZ, Luís Filipe (éd.), *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy – Relation portugaise anonyme (1521)*, Paris, 1988.

CORTESÃO, Armando, TEIXEIRA DA MOTA, Avelino, *Portugaliae Monumenta Cartographica*, Lisbonne, 1960 (6 vol.).

CUNHA RIVARA, Joaquim Heliodoro da, *Grammatica da Lingua Concani, composta pelo Padre Thomaz Estevão e acrescentada por outros padres da Companhia de Jesus*, Nova Goa, 1857 (1^{re} éd. Rachol, Goa, 1640).

FERREIRA, Pe Manuel F., *Resumo da historia sagrada em português e em tétum: para uso das crianças de Timor*, Macao, 1908.

LOUREIRO, Rui, *Os Portugueses no Japão no século XVI – Primeiras Informações sobre o Japão – Antologia Documental*, Lisbonne, 1990.

RADULET, Carmen M., THOMAZ, Luís Filipe (éd.), *Viagens portuguesas à Índia (1497-1513). Fontes italianas para a sua história: O Códice Riccardiano 1910 de Florença*, Lisbonne, 2002.

RAMUSIO, Giovanni Battista, *Navigazioni e Viagi*, éd. de Marica MILANESI (2 vol.), Turin, 1978-1988 (1^{re} éd. Venise, 1550).

SOUSA, Frei João de, *Documentos Arabicos para a Historia Portuguesa*, Lisbonne, 1790.

VEIGA E SOUSA, Maria Augusta da, *O Livro de Duarte Barbosa* (2 vol.), Lisbonne, 1996-2000.

ZINADIM, *Historia dos Portugueses no Malabar, por Zinadim, manuscripto arabe do seculo XVI*, éd. et trad. de David LOPES, Lisbonne, 1898.

Bibliographie

ALVES, Herculano (2005), *A Bíblia de João Ferreira Annes de Almeida*, Salamanque.

ANDAYA, Leonard (1995), « The Portuguese Tribe in the Malay-Indonesian Archipelago in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », dans Francis A. DUTRA et João Camilo DOS SANTOS (éd.), *Proceedings of the International Colloquium on the Portuguese and the Pacific*, Santa Barbara, pp. 130-148.

BICKERTON, Derek (1975), *Dynamics of a Creole System*, Cambridge.

BOUCHON, Geneviève (1973), *Les musulmans du Kerala à l'époque de la découverte portugaise*, tiré à part de *Mare Luso-Indicum*, n° 5, t. II, Genève.

CARVALHÃO BUESCU, Maria Leonor (1983), *O estudo das línguas exóticas no século XVI*, Lisbonne.

CONDOMINAS, Georges (1980), *L'espace social à propos de l'Asie du Sud-Est*, Paris.

DALGADO, Sebastião Rodolfo (1998), *Estudos sobre os Crioulos Indo-Portugueses*, Lisbonne.

FILLIOZAT, Pierre-Sylvain (1992), *Le Sanskrit*, Paris.

FORREST, R.A.D. (1973), *The Chinese Language*, Londres.

GULBENKIAN, Roberto (1979), *Os Quatro Evangelhos em Persa da Biblioteca Nacional de Lisboa, o Grão Mongol, os Jesuítas e os Arménios*, Lisbonne.

KELLMAN, Steven (2000), *The translingual imagination*, Lincoln.

LOMBARD, Denys, THOMAZ, Luís Filipe (1981), « Remarques préliminaires sur un lexique portugais-malais inédit de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne », dans Nigel PHILLIPS et Khaidir ANWAR (éd.), *Papers on Indonesian Languages and Literatures*, Londres, pp. 84-96.

LOPES, David, *Expansão da Lingua Portuguesa no Oriente*, Lisbonne, 1897.

MILANO, Ernesto (1991), *La Carta del Cantino e la rappresentazione della Terra nei codici e nei libri a stampa della Biblioteca Estense e Universitaria*, Modène.

MOUSSAY, Gerard (1981), *La Langue Minangkabau*, Paris.

RENOU, Louis (1956), *Histoire de la Langue Sanskrite*, Lyon.

SCHWARZER, David, BLOOM, Melanie, SHOMO, Sarah (2006), *Research as a Tool for Empowerment: Theory Informing Practice*, Charlottesville.

STEWART, William (1964), « Urban Negro speech: Sociolinguistic factors affecting English teaching », dans Roger W. SHUY (éd.), *Social Dialects and Language Learning : Proceedings of the Bloomington, Indiana, Conference*.

SWELLENGREBEL, J. L. (s. d.), *A Portuguese Bible Translator in Java*, s. l.

THOMAZ, Luís Filipe (1976), « A viagem de António Correia a Pegu em 1519 », *Bracara Augusta*, t. XXX, 69 (81); aussi paru, en volume séparé, dans la série *Separatas do Centro de Estudos de História e Cartografia Antiga*, 96, Lisbonne.

THOMAZ, Luís Filipe (2002), *Babel Loro Sa'e – O problema linguístico de Timor-Leste*, Lisbonne.

THOMAZ, Luís Filipe (2003), « As cartas malaia de Abu Hayat, sultão de Ternate, a El-Rei de Portugal e os primórdios da presença portuguesa em Maluco », *Anais de História de Além-Mar*, 4, pp. 381-446.

THOMAZ, Luís Filipe (2004a), « O testamento político de Diogo Pereira, o Malabar, e o projecto oriental dos Gamas », *Anais de História de Além-Mar*, 5, pp. 61-160.

THOMAZ, Luís Filipe (2004b), « La présence iranienne autour de l'océan Indien au xvi^e siècle d'après les sources portugaises de l'époque », *Archipel*, 68, pp. 59-158.

THOMAZ, Luís Filipe (2005), « A Man between two Worlds: Diogo Pereira, "The Malabarian" », dans Kenneth MACPHERSON et Sanjay SUBRAHMANYAM (éd.), *From Biography to History – Essays in the History of Portuguese Asia (1500-1800)*, New Delhi, pp. 121-197.

THOMAZ, Luís Filipe (2006), « Hwāje Pīr Qolī et sa brève relation de la Perse », *Eurasian studies*, 5 (1-2), pp. 357-369.

THOMAZ, Luís Filipe (2007), « Gaspar da Gama e a génese de estratégia portuguesa no Índico », dans *Simpósio de História Marítima, D. Francisco de Almeida – 1^o Vice-Rei Português – Actas do IX Simpósio de História Marítima*, Academia de Marinha, Lisbonne, Octobre 2005, Lisbonne, pp. 455-492.

THOMAZ, Luís Filipe (2010), « Influências asiáticas no vocabulário português », dans Valeria TOCCO (éd.), *L'Oriente nella lingua e nella letteratura portoghese*, Pise, pp. 95-121.

TOMÁS, Maria Isabel (1992), *Os Crioulos Portugueses do Oriente – Uma bibliografia*, Macao.

Notes

1 Nous reproduisons la définition donnée par CONDOMINAS, 1980.

2 On en trouvera une reproduction dans ALBUQUERQUE, 1989.

3 BOUCHON et AMILHAT-SZARY (éd.), 2004.

4 *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, p. 47.

5 Voir Carvalhão Buescu, 1983.

6 Barros, *Da Ásia*, década I, liv. VIII, chap. vi et liv. X, chap. i-ii.

7 *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, p. 37.

8 Radulet et Thomaz (éd.), *Viagens portuguesas à Índia*, pp. 12-13, 65-67, 71-72, 80, 87, 95, 104, 116, 119, 164, 224-225 et 342.

9 Zinadim, *Historia dos Portugueses no Malabar*.

10 AL-MAKKI AL- ĀṢASAFI AL-ULUGHKAHNI HĀJJĪ AD-DABIR, 1970-1974.

11 CORTESÃO et TEIXEIRA DA MOTA, t. I, pp. 7 *sqq.* ; MILANO, 1991.

12 Publié par SOUSA, *Documentos Arabicos*, doc. XXXIV, pp. 127 *sqq.*

13 BOUCHON, 1973.

14 VEIGA e SOUSA, 1996-2000 ; RAMUSIO, *Navigazioni e Viagi*, t. II, pp. 537 *sqq.*

15 THOMAZ, 2004a et 2005.

16 On le trouve déjà comme titre de quelques personnalités dans un document de 1499 que nous

avons publié dans ID., 2007. Pour plus de détails, voir ID., 2010.

17 CUNHA RIVARA, 1857.

18 RENOU, 1956 ; FILLIOZAT, 1992.

19 LOPES, 1897.

20 BOUCHON et THOMAZ, 1988.

21 THOMAZ, 2006.

22 ID., 2004b, pp. 124-125.

23 GULBENKIAN, 1979.

24 MOUSSAY, 1981.

25 LOMBARD et THOMAZ, 1981. C'est après la publication de cet article que nous avons trouvé le glossaire malais-portugais, catalogué sous un autre nom.

26 THOMAZ, 1976, p. 52.

27 ID., 2003.

28 ID., 2002, pp. 67-76.

29 FERREIRA, 1908.

30 FORREST, 1973.

31 LOUREIRO, 1990, p. 42.

32 LOPES, 1969.


33 DALGADO, 1998. Pour plus de détails, TOMÁS, 1992.

34 *O Novo Testamento de Nossa Senhor e Salvador Jesus Christo traduzido ne Indo-Portugueza*, Impressado ne Officina de Missão Wesleyano, Colombo, 1852.

35 ANDAYA, 1995.

36 ALVES, 2005 ; SWELLENGREBEL, s.d.

Table des illustrations

	Titre	Carte 1. — L'océan Indien à l'époque de la découverte portugaise
	Légende	Réalisation : Damien Rietz et César Itier
	URL	http://journals.openedition.org/mcv/docannexe/image/6156/img-1.jpg
	Fichier	image/jpeg, 518k

Pour citer cet article

Référence papier

Luís Filipe Thomaz, « De l'autre côté du monde : langues véhiculaires et communication interethnique dans l'océan Indien à l'époque de la découverte portugaise », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 45-1 | 2015, 113-131.

Référence électronique

Luís Filipe Thomaz, « De l'autre côté du monde : langues véhiculaires et communication interethnique dans l'océan Indien à l'époque de la découverte portugaise », *Mélanges de la Casa de Velázquez* [En ligne], 45-1 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2018, consulté le 21 juillet 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/mcv/6156> ; DOI : 10.4000/mcv.6156

Cet article est cité par

- Jackson-Eade, Joseph A. B.. (2018) The Role of Interpreters during the Early Portuguese Presence in East Africa. *Eastern African Literary and Cultural*

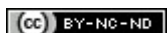
Studies, 4. DOI: 10.1080/23277408.2018.1507245

Auteur

Luís Filipe Thomaz

Instituto de Estudos Orientais da Universidade Católica Portuguesa

Droits d'auteur



La revue *Mélanges de la Casa de Velázquez* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.